



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

On nous écrit de l'étranger que nos modes paraissent trop simples, trop semblables à ce qui a déjà été.... On veut du *nouveau*!... Et l'on ne pense pas que notre nouveau à nous, Parisiens, c'est le bruit qui court dans la rue, le tambour qu'on entend au loin, la foule qui grossit, les journaux du jour qui se crient dans tous les coins; la curiosité de tous, l'espoir de quelques-uns..... enfin la préoccupation instantanée de ce qui se passe dans la politique et dans les affaires.

Et comment voulez-vous qu'il sorte de tout cela des inspirations fraîches, légères et coquettes? N'est-ce pas déjà beaucoup que nous maintenions la grâce, la distinction, l'élégante simplicité de la mode? — N'est-ce pas quelque chose dont on doit nous savoir gré, que ces costumes de fêtes et de splen-

deurs que nos grandes maisons composent pour l'Angleterre, la Russie, l'Espagne, là où parviennent encore les fruits de notre luxe et les reflets de ce goût d'inimitable élégance qui sommeille un instant parmi nous?

Et puis, pensez donc que nous paraissions tous les cinq jours!... qu'entre tous les journaux de luxe et d'art qui existent, pas un n'apporte un tribut aussi souvent répété de modes et d'élégantes actualités! Les douze costumes de ces petites femmes que chaque mois nous vous envoyons pour modèles, les cent colonnes qui vous apportent les descriptions les plus minutieuses de tout ce que comporte la toilette d'une femme, ce volume de fantaisies, enfin, que vous recevez tous les trente jours, croyez-vous qu'il ne soit pas une œuvre difficile, incompréhensible dans le temps où nous vivons?

Un peu de patience donc, nous vous le de-

mandons, un peu d'indulgence pour ce quart d'heure où nous trouvons dans notre industrie tant de zèle, tant de bon vouloir, et où les encouragements ne viennent que de vos pays où vous vous amusez et vous embellissez de ces belles parures que nous faisons pour vous... Car vous le savez, notre plume ne cessera jamais de vous raconter comment on se fait élégante et coquette. Nos fleurs s'épanouiront toujours fraîches et brillantes sous les mains de Constantin ¹, pour parer vos cheveux. La dentelle trouvera éternellement chez Violard ² d'assez magiques fuseaux pour créer ces écharpes divines, ces voiles et ces falbalas admirables, cachet de l'élégance; et notre illustre Guerlain ³ ne cessera de puiser dans le cœur des fleurs les plus suaves de ces parfums qui répandent autour de vous les émanations de la distinction, du bon goût et des délicates coquetteries.

Croyez-le bien, la mode n'a pas faibli en France. Mais la mode est une modeste coquette qui se cache dès qu'on l'effraie, et qui sourit au premier appel qu'elle reçoit; — c'est pour cela qu'elle va chercher asile chez vous en ce moment, et ce qu'elle crée à Paris elle l'envoie à Londres, où, bien qu'on en ait dit, la gracieuse souveraine l'accueille et la protège comme un auxiliaire à l'art de plaire et de ne jamais cesser d'être jeune et belle. — Ainsi que nous vous le disions dans notre dernier numéro, beaucoup de nos industriels sont à Londres; ceux dont la supériorité mérite le succès y sont bien accueillis, et ils reviendront charmés d'un séjour qui leur aura prouvé que le luxe et la distinction ne sont point bannis parmi vous. — M^{me} Clémanson ⁴, l'habile faiseuse de corsets, y prolonge encore son séjour, et l'on pourrait citer ses succès comme témoignage de l'appréciation des Anglaises pour ce qui est le principe fondamental de toutes les élégances.

Maintenant, pour revenir à ce que nous voyons à Paris même, nous ne vous parlerons que de l'adoption générale des mantelets pareils à la robe; décidément, il en faut autant que vous avez de toilettes, en

soie, en mousseline, en toile de Chine. En guingans, enfin, en quelque étoffe que ce soit, c'est toujours robe et mantelet à trois ou quatre petites garnitures ou hauts volants, en dentelles ou franges, etc.

Une toilette *très-générale*, est le peignoir en petit guingans à raies rose et bleu, ou lilas et blanc, noir et autres nuances, brodé sur le devant en soutache blanche; le mantelet pareil forme une toilette de campagne. — On trouve ces costumes tout faits et excessivement bon marché, à la Petite Jeannette, boulevard des Italiens, n° 1.

Le même genre, plus distingué, se fait en taffetas fond blanc à rayures de couleurs. Nous en avons remarqué de ravissantes gris et blanc, ou *rouille* et blanc avec broderies en cordonnets nuancés, et hautes franges des deux couleurs autour du mantelet.

La couleur bronze est à la mode.

— Il y a beaucoup de diversité dans la forme des manches, et l'on est à la mode soit qu'on les adopte étroites ou larges, courtes ou longues. — L'amadis à revers mousquetaires est adopté avec les étoffes un peu fortes. — Le barège et la mousseline claire avec des manches larges, flottantes ou serrées sur un poignet couvert d'une petite garniture en dentelle superposée. — Souvent, ces manches ne descendent qu'à moitié du bras, et alors la petite mitaine en filet complète très-gracieusement la toilette. — On porte aussi des manches en entonnoir, plus larges du bas que du haut et relevées à la saignée. — Le bas de cette manche est garni soit de dentelle, de petites ruches découpées ou orné avec frange. — On peut, avec cela, porter des manches ou des mitaines.

Des manches de mousseline ou de barège, ou de tout autre tissu clair, peuvent être froncées au bas et garnies d'une haute garniture festonnée au bord qui remonte sur la manche et est retenue par plusieurs petites fronces; la partie qui reste relevée forme un revers chevalier qui est très-joli.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DU 20 JUIN.

Toilette de campagne. — Robe en taffetas uni, corage forme guimpe. Mantelet en mousseline blanche. Capote en crêpe et rubans.

¹ Rue Neuve St-Augustin, 37. — ² Rue Choleseul, 2 bis.
— ³ Rue de la Paix, 11. — ⁴ Rue du Port-Mahon, 8; à Londres, 28, Davies street, Berkley square.

Toilette de jeune personne. — Robe en or-gandi uni avec volants brodés. Manches et fichu à la vieille. Mitaines de filet. Coiffure en cheveux.

UN QUART D'HEURE A LA CONCIERGERIE.

De tous les aspects de Paris, il n'en est, certes, pas de plus pittoresque que celui de la pointe de l'île de la Cité vue des ponts situés au-dessous du pont Neuf. Le premier plan du tableau de chaque côté est formé par les monuments qui bordent les deux quais de la Seine; au centre se dressent les vieilles maisons de la Cité, que dominent les silhouettes de la Sainte-Chapelle, du palais de Justice et de Notre-Dame, et plus loin, l'Hôtel de ville, Saint-Jacques la Boucherie, Saint-Severin, Saint-Gervais, Saint-Étienne, le Panthéon... découpent sur la brume de la grande ville les profils de leurs flèches et de leurs coupoles.

Entre tous ces monuments, il n'y en pas qui ait conservé plus de physionomie, plus de caractère, que la façade de la Conciergerie sur le quai de l'Horloge, avec ses murailles noircies, ses fenêtres grillées de fer et ses grosses tours crénelées, percées de rares meurtrières et surmontées de leurs toits aigus. Par une journée d'hiver, quand le ciel s'obscurcit, que le vent souffle par rafales, que les eaux de la Seine en se brisant à gros bouillons sous les arches du pont au Change, viennent mêler leur grondement au cri des girouettes qui grincent sur la rouille séculaire de leur axe... ce coin de Paris prend un aspect sinistre et désolé; on ne peut s'imaginer qu'à quelques pas de là, soient la vie, le mouvement, le luxe, le plaisir... Et — sans parler de tous les souvenirs qu'évoque avec lui ce nom fatal de Conciergerie — quelque sceptique que vous soyez, vous ne passerez pas là sans un serrement de cœur instinctif, mais insurmontable.

Cette prison de la Conciergerie n'est, à vrai dire, qu'une dépendance du palais de Justice; mais son aspect est toujours resté et restera le même; elle ne participera en rien aux modifications et aux travaux de restauration qui s'exécutent chaque jour

dans toutes les parties de ce vaste monument.

Les quatre tours ont conservé leurs anciens noms. Celle qui fait l'angle du quai et de la rue de la Barillerie a gardé son nom de *Tour de l'horloge*; elle est de forme quadrangulaire; c'est la plus élevée des quatre. Les deux suivantes sont rondes, et ne sont guère séparées que par la largeur d'une porte en ogive; ce sont la *Tour de Montgommery* et la *Tour d'argent*. La quatrième, qui diffère de celles-ci en ce qu'elle est un peu plus petite et garnie d'une rangée de créneaux et de machicoulis, s'appelle la *Tour de Bonbec*.

A l'époque où furent bâties ces tours du palais de la Cité, elles étaient beaucoup plus hautes, car les chroniques du temps nous apprennent qu'elles baignaient leur pied dans la rivière. C'est l'amoncèlement des terres pour former le quai, qui, en s'élevant toujours, a fini par atteindre jusqu'à leur premier étage; si bien que les grandes salles du vieux palais de nos rois ne forment plus aujourd'hui qu'une série de caves. Aussi, ne peut-on s'imaginer, quand on se trouve sous ces voûtes sombres et froides, que ces mêmes murailles ont été revêtues de somptueuses étoffes et de brillantes peintures; que ces mêmes dalles sur lesquelles sont tombées tant de larmes ont été foulées par les poulaines de brocart d'or des plus beaux seigneurs et des plus grandes dames de la cour de France, — que ces mêmes voûtes, qui depuis si longtemps ne sont plus que l'écho de cris de désespoir et de sanglots, ont retenti de joyeuses fanfares aux jours de fête de nos premiers Capétiens!

Ces salles basses ont conservé tout leur style, leurs frères colonnettes, leurs frises de feuillages merveilleux et leurs chapiteaux si bizarrement et si hardiment fouillés dans la pierre. Elles sont éclairées par des soupiraux, qui semblent ne laisser filtrer qu'à regret quelques rayons d'un jour déjà éteint pour pénétrer au fond d'une cour étroite et humide. Elles sont séparées entre elles par de doubles portes garnies de tôle et des grillages, véritables toiles d'Arachné en fer.

C'est après avoir passé par plusieurs de ces salles, et avoir entendu retomber chaque grille derrière soi, qu'on arrive aux cachots...

Le plus vaste de ces cachots est situé au fond de la *Tour de Bonbec*. Il est rond, et on voit au centre de la voûte un énorme anneau de fer auquel on suspendait une cage, qui n'a été détruite qu'à l'époque de la révolution. C'est dans cette cage qu'ont été renfermés les régicides Ravallac et Damiens.

Au milieu de cette prison, on conserve une longue pierre polie, sur laquelle saint Louis, dit-on, rendait la justice et faisait des aumônes. C'était une sorte de tribunal que le saint roi tenait en plein air, à l'endroit où est aujourd'hui le marché aux Fleurs.

La prison d'aujourd'hui se compose d'une série de cellules disposées autour d'un vaste préau, au milieu duquel est une fontaine circulaire avec un jet d'eau.

Le principal corps de bâtiment, ayant façade sur le quai, relie la *Tour de Bonbec* à la *Tour d'argent*. Le nom de cette tour lui vient sans doute de ce qu'au moyen âge elle était destinée à renfermer le trésor et les épargnes des rois, jusqu'à l'époque où ils quittèrent le palais de la Cité pour aller habiter le Louvre. Cette tour ne présentait aucune issue ni aucune ouverture extérieure. Aussi, pendant les siècles, n'y pénétra-t-on plus. On savait seulement que la tour était remplie de décombres et de pierres — c'était une sorte de puits comblé. Ce ne fut qu'en 1825 qu'on entreprit la restauration de cette partie de la Conciergerie. Ce travail permit alors d'admirer une salle ronde dont la voûte était formée par des nervures d'une exquise élégance, et dont chacune s'appuie sur un chapiteau composé et fouillé avec cette délicatesse, cette originalité qui caractérisent les artistes du moyen âge. Ces sculptures sont bien certainement au nombre des morceaux les plus remarquables de Paris. Quant à la salle, elle sert aujourd'hui de dortoir aux porte-clefs.

La *Tour de Montgomery* est reliée à la *Tour de Bonbec* par une sorte de petite cour-tine qui présente une porte sombre et surbaissée en ogive, qui était sans doute la porte d'honneur de ce donjon. La *Tour de Montgomery* sert aujourd'hui d'habitation au directeur de la Conciergerie; il y a quelque vingt-cinq ans, que c'était un des salons dont on s'occupait le plus dans Paris. M. Ouvrard s'y était créé un ravissant ap-

partement (autant que ravissant peut-être un appartement en prison); et tout le monde se rappelle les soirées et les dîners du célèbre fournisseur. C'est à M. Ouvrard que les prisonniers doivent la fontaine qui a été construite au milieu du préau.

Un grand nombre de noms historiques s'attache aux souvenirs de la Conciergerie.

C'est un véritable appendice à l'histoire des causes célèbres et de nos crises révolutionnaires, qu'une visite à ces cachots qui évoquent tant de lamentables souvenirs. Quand on est au fond de ces froides et sombres cellules, les mille bruits de la ville n'arrivent plus que si faibles et si confus, qu'on les prendrait pour le brisement lointain de la mer: on sent que ces montagnes de pierre qui pèsent sur vous vous ont en quelque sorte déjà séparé de ce monde. — C'est dans le cachot même où Victor Hugo a écrit ces pages si saisissantes du *Dernier jour d'un condamné*, que l'on comprend cette longue agonie des préparatifs et de tous les détails de la justice des hommes. C'est dans ces cachots plus effrayants que la tombe que l'on peut apprécier quelle force surnaturelle a, chez nous, l'amour de la liberté, puisqu'il n'est pas de prisonnier qui ne rêve sa délivrance, puisque tant d'entre eux réussissent à force de persévérance et de prodiges de courage et d'imagination!

Passant ainsi à travers ce sinistre labyrinthe de corridors et de salles basses, nous étions arrivé devant une toute petite porte, haute de cinq pieds à peine, et fermée par d'énormes verrous et de triples serrures scellées dans les pierres de taille.

C'était l'entrée du cachot de Marie-Antoinette!

Cette porte ne s'ouvre plus aujourd'hui; elle est condamnée. C'est par une ouverture latérale percée depuis, qu'on pénètre dans la prison de la reine.

Ce cachot n'a guère qu'une douzaine de pieds de profondeur sur une largeur de sept ou huit. Il est froid comme toutes les constructions au-dessous du sol; il est sombre, n'étant éclairé que par une sorte de soupirail qui ne tire à fleur de terre qu'un jour gris et douteux. On a remplacé le vitrage à petits compartiments de plomb par une espèce de rosace en verres de couleur de très-



20 Juin 1848.

Barreau

2359.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 4.

*Chapeau des M^{mes} Dufosse, r. Richelieu, 38. Mantelet, Robe à Canezou en mouss. brodée des M^{mes} Mugé.
 Payan. Echarpe Gagelin. Chapeau de jardin. Fleurs Chagot. Gants Mayer. Parfums Guerlain.
 Umbrelle Verdier.*

Mess. C. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



mauvais goût. Cette prétendue *restauration* remonte à 1816. On semblait ne pas comprendre à cette époque que c'est profaner un souvenir que d'y porter ainsi la main. Tous ces arrangements ne sont j. mais que de laides et inintelligentes mutilations et de ridicules contre-sens. Certes, l'antiquaire, le poète, l'historien, le simple voyageur, aimera mieux la pierre nue et froide que cette inscription en vers d'un latin apocryphe, qui, au bout du compte, ne nous apprend rien que le nom d'un ministre, d'un préfet de police et d'un architecte. — Pourquoi encore avoir touché à cette v. ôte, dont les pierres remontaient aux premiers rois de la troisième race?

Ce cachot, quelque petit qu'il fût, n'en était pas moins subdivisé en deux parties, ce qui réduisait à presque rien l'espace laissé à la prisonnière. — Le fond du cachot n'était séparé de cette partie que par un simple paravent..... Un gendarme s'y tenait toujours !.....

C'était de ce côté qu'était la porte aujourd'hui condamnée. — On a élevé contre cette muraille un autel. — Trois tableaux décoraient cette partie du cachot. Le premier représente Marie-Antoinette dans sa prison : c'est un portrait d'une grande ressemblance, et pour le costume comme pour tous les détails, l'artiste a en quelque sorte exécuté son œuvre sous la dictée de témoins contemporains. L'obscurité ne nous a pas permis de lire la signature du peintre. — C'est une toile d'un véritable mérite, et où sont réunies de sérieuses qualités de peinture, du style et beaucoup de sentiment. Les deux autres tableaux, très-médiocres du reste, représentent, l'un, le départ du Temple, quand on annonce à la prisonnière qu'elle va être transférée à la Conciergerie; l'autre, sa communion avant de monter sur la fatale charrette.

Nous le répétons, ces tableaux, ces inscriptions, ces croix de marbre blanc et noir, ne servent qu'à amoindrir l'impression que fait toujours naître la vue d'un cachot historique. Les inscriptions pompeuses ou mélodramatiques ne sont que des puérilités à côté de cette terrible éloquence des voûtes lézardées et silencieuses ! Quel poème vaudra jamais ce sillon tracé dans le granit d'un cachot par les pas d'un prisonnier?

En sortant de la prison de Marie-Antoinette, nous avons traversé la vaste salle où eut lieu le fameux banquet des Girondins, la veille de leur exécution!

A quelques pas plus loin c'était le cachot de Louvel, puis celui de Charlotte Corday...

Que de grands enseignements dans le simple rapprochement de ces noms et de ces événements !

Nous avions hâte, nous l'avouons, de quitter cette sombre demeure, et l'on trouverait difficilement des mots pour exprimer la sensation de bonheur qu'on éprouve, au sortir de ces catacombes, à respirer une atmosphère moins épaisse, à revoir le ciel, à entendre d'autre bruit que le cliquetis des trousseaux de clefs et le grincement des portes de fer sur leurs gonds. Nous semblions nous-même échappé à une longue captivité, ou tout au moins à un rêve affreux. La seule vue de la rue nous paraissait une fête — et en nous éloignant nous jetions un dernier regard sur les vieilles tours de la Conciergerie, et nous croyions lire sur la porte, la fatale inscription du poète de l'enfer :

Per me si va nella città dolente :
Per me si va nell' eterno dolore :
Per me si va tra la perduta gente.
.....
Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate.

LA CHAMBRE D'ARLETTE.

MÈRE DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

(CHRONIQUE NORMANDE.)

« Le bon Robert, duc des Normands, avait son séjour à Falaise, lieu très-beau, très-sain et très-délectable. La forteresse était sa demeure habituelle, et un jour qu'il y revenait, au retour d'une chasse, il aperçut dans le vallon qui est au-dessous la gentille Arlette, fille de Vertprey, qui lavait son linge aux eaux d'une fontaine, avec d'autres filles de bourgeois. Ses vêtements étaient relevés sur ses genoux, pour son agrément et selon l'usage de celles qui se rendaient en cet endroit. Le temps était si chaud, elle laissait à découvert des pieds si frais, des jambes si délicates, que le duc,

enchanté, jugea que neige et fleur de lys devaient pâlir devant cette blancheur : l'amour soudain entra dans son cœur.

» Arlette, née d'un bourgeois, était belle, gracieuse, sage et bien apprise ; son teint était blond, son front et ses yeux grands ; sa couleur plus tendre que la fleur de rose ou d'épine ; sa physionomie douce, franche, sans fierté ; son nez, sa bouche, son menton très-déliés ; son cou et ses bras bien faits ; tout en elle, en un mot, effaçait les autres beautés du pays ; ce qu'on dirait pour la peindre, serait au-dessous de ce qu'on admirait en elle. Robert, la convoitant et voulant l'avoir à tout prix, la fit demander par un de ses chevaliers et par un chambellan dévoué, qui devaient tant promettre au père, qu'il ne pourrait la refuser : le duc l'aimerait du plus grand amour, et la fiancerait plus tard à l'un des plus riches seigneurs.... Le père, qui était un des premiers de Falaise, se tint d'abord pour offensé de la demande du duc : il voulait donner sa fille en mariage à quelqu'un qui fût de son choix ; plusieurs la lui demandaient, et pour rien il ne consentirait qu'elle devint la maîtresse de personne. Telles étaient ses résolutions, qu'un sien frère, un saint personnage, un homme de grande religion, qui avait son ermitage au bois de Gouffern, parvint à lui faire changer, en le détournant d'abord de l'idée, sage ou folle, de soustraire ou cacher sa fille, et il l'amena par degrés à se prêter aux désirs et aux volontés du duc.

» La jeune fille, de son côté, remontra bonnement et sensément à son père l'avantage qui pourrait lui en revenir. La chose fut ainsi réglée. En attendant, la jeune fille émue ne songea plus qu'aux moyens de se montrer au duc de manière à lui être agréable, et comme il convenait à son état et à sa richesse. Elle fit tailler une robe fraîche, bien faite, bien séante à sa taille, afin de relever sa beauté ; et quand fut venu le moment marqué, les deux envoyés du duc vinrent la trouver pour la mener secrètement et en cachette dans le château. Elle le trouva mauvais, mais ils lui dirent : « Affublez-vous de cette cape de laine, belle, et gardez qu'on ne vous voie ; vos voisins et la gent vilaine ne manqueraient pas de se railler de vous ; demain,

avant que le matin renaisse ou que l'alouette huppée vienne à chanter, nous vous aurons ici ramenée avec mystère. »

« Quoi ! c'est ainsi, reprit la sage Arlette, qui ne manquait pas de courage, c'est ainsi, et quand le duc me mande à lui, qu'il faudrait que je lui fusse amenée.... Non, j'irai s'il le faut, mais comme la fille d'un *prud'homme*, et pour croître en honneur et en biens, sachez que je ne redoute rien, et que chacun peut me voir et savoir ce que je fais, car l'honneur seul me fait agir ; jamais par mauvais penchant, légèreté ou œuvre de folie, je ne ferai rien que l'on puisse reprendre. Voyez d'ailleurs si avec ce costume je puis aller à pied trouver le duc. Faites venir vos palefrois, nous irons ainsi plus commodément. »

» Les envoyés trouvèrent ces paroles pleines de sens et de raison, et, se rendant à ses désirs, ils firent selon sa volonté. Arlette avait revêtu son gentil corsage d'une fine chemise, puis en dessus d'une petite pelisse grise, fraîche, large, non lacée, séante à sa taille, à ses bras, le tout recouvert d'un court manteau très-convenable et de bon goût. Sa longue chevelure blonde était mollement entourée d'un bandeau garni de réseaux d'argent fin. Ainsi parée, et plus belle qu'on n'en vit jamais, elle s'élança sur un coursier, saluant son père et sa mère, et saisie alors tout à coup, avant de les quitter, d'un mouvement de trouble, elle se mit à pleurer pour un moment et à mouiller son beau sein de ses larmes.

» Ceux qui amenaient la jeune fille au duc, l'ayant conduite jusqu'à la porte du château, la firent descendre en dehors, à la clarté d'une belle nuit ; puis, débarrant les guichets, ils entrèrent par cette ouverture, et voulurent qu'elle les suivit. Mais elle, qui n'était niaise, mais avisée, leur résista et refusa de faire un pas, ce qui les surprit beaucoup. « Venez donc, belle, disaient-ils, ne craignez rien, tout est libre sur le passage. — Oh ! non, je n'irai point ainsi, car ce n'est chose ni bonne ni raisonnable, répondit la belle. Puisque le duc m'appelle à lui, pourquoi sa porte me serait-elle fermée ? Faites qu'elle me soit à l'instant ouverte ; s'il veut de moi, il ne serait peut-être pas convenable que je passasse par un si étroit guichet. Dieu me garde

au moins de le faire. Oh ! sans doute le duc m'estime bien peu, puisqu'il me traite de cette façon. Beaux amis, ouvrez-moi la porte ! »

» A ces mots, dont la justesse et le grand sens les charmèrent de nouveau, les envoyés s'empressèrent en effet d'ouvrir la porte à la jeune fille, et ils la conduisirent aussitôt jusque dans la chambre voûtée où mainte image était représentée en or, vermeil et en couleur. Là, le duc impatient, attendait Arlette.....

» Lecteur, tel est ce que j'avais à te raconter d'après un vieux chroniqueur, nommé Benoît de Saint-More. Quant à cette chambre, qui fut témoin de l'union d'Arlette et de Robert, et où fut conçu et naquit Guillaume, le plus grand de tous les Normands, je dois dire qu'elle se voit encore à Falaise, dans le donjon qu'habitaient jadis nos vieux ducs. »

THÉÂTRES.

OPÉRA. — *L'Apparition*. — Rentrée de M^{me} Flora Fabbri.

Notre première scène lyrique vient d'obtenir un véritable succès. *L'Apparition* a été représentée; cet ouvrage, exécuté par Barroilhet, Alizard, Porthéaut, M^{lle} Masson, avec beaucoup d'ensemble et de soin, se recommande surtout par l'habileté harmonique et une savante orchestration, sans que toutefois la science étouffe l'inspiration et la mélodie. Nous reviendrons, du reste, sur le compte-rendu du libretto et de la partition. Bornons-nous pour aujourd'hui à donner encore un dernier éloge au très-pittoresque divertissement du premier acte et aux belles décorations de MM. Sechan, Despléchin et Dieterle.

Cette soirée, il faut le reconnaître, était bien faite pour piquer la curiosité du public. A la première représentation de *L'Apparition* s'était joint l'attrait de la rentrée d'une artiste aimée, appréciée, toujours applaudie entre les plus gracieuses et les plus distinguées. On donnait la *Sylphide*

pour la rentrée de M^{me} Flora Fabbri. Le choix de l'ouvrage était heureux, car il n'est pas dans le répertoire de meilleur ballet pour faire valoir les rares et précieuses qualités qui caractérisent le talent de M^{me} Fabbri : la grâce, la légèreté, l'élégance, la souplesse, la spontanéité. La *Sylphide* a résumé, en quelque sorte, tout le talent, toute la personnalité artistique de Marie Taglioni; si bien qu'il n'a été donné qu'à très-peu d'artistes du premier mérite d'oser s'essayer dans ce rôle. Aucune n'a su retrouver le secret de cette langueur mystique, de cette chaste volupté, de toute cette poésie des ballades du Nord. A Flora Fabbri devait échoir l'honneur de rendre la vie à ce rêve que nous croyions oublié pour toujours, à tout ce charmant poème qui se passe entre le ciel et la terre, au soupir des douces mélodies qui sont comme la brise enchantée de ces sombres et mystérieuses forêts de l'Ecosse.

Nous avons souvent demandé pourquoi le théâtre qui possède une artiste d'une telle valeur ne monte pas d'ouvrage exprès pour elle ?..... Nous renouvelons notre question.

OPÉRA-COMIQUE. — Roger est parti pour Londres, et sa dernière représentation a été une véritable ovation. — L'Opéra-Comique se prépare à nous donner plusieurs ouvrages nouveaux pour combattre, autant que possible, l'influence de la mauvaise saison, et la crise qui pèse en ce moment sur tous les théâtres. Le premier ouvrage que nous aurons, sera probablement l'opéra de M. Henri Potier. Cette partition, d'abord destinée à l'Opéra-National, a déjà été appréciée par un grand nombre d'artistes et de critiques, et il n'y a qu'une voix, qu'un éloge, pour le maestro qui a trouvé tant et de si fraîches mélodies. — Nous nous croyons ainsi bien en droit de prédire un succès à l'Opéra-Comique. Les principaux rôles de cet ouvrage seront confiés à Mocker, Jourdan, Grignon et M^{lle} Lavoye.

Une autre bonne nouvelle avait circulé ces jours derniers : l'administration de l'Opéra-Comique avait, disait-on, renouvelé l'engagement de M^{me} Potier, qui certes n'eût jamais dû quitter ce théâtre. Son ta-

lent, sa jolie figure et sa jolie voix, son jeu plein de finesse et de vérité, le souvenir, enfin, de tant et de brillants succès, tout cela devait bien lui ouvrir à deux battants les portes de l'Opéra-Comique.

GYMNASE. — *Les Volcaniennes.*

Nous adhérons complètement, pour notre part, à la moralité des auteurs. Pour être chantée sur un air gai, cette petite conclusion-là n'en est pas moins sérieuse : — Laissons aux femmes quelques défauts, si nous voulons qu'elles nous pardonnent les nôtres! — Simple morale, bonne morale qui vaut cent mille fois mieux, soyons-en bien sûrs, que toutes les déclamations possibles en faveur de l'émancipation de la femme, de la liberté de la femme, des droits nouveaux de la femme. Les droits de la femme, — les seuls, les vrais, — ne sont-ils pas sa grâce, sa beauté et même sa coquetterie; sa faiblesse qui la fait si forte, son bon cœur qui la fait si faible, et notre tendresse qu'elle mérite si bien? Que les réformateurs réforment tant qu'ils voudront, les sociétés n'en seront guère meilleures; mais qu'ils nous laissent la femme telle que Dieu l'a créée. Tous les bas-bleus du monde ne nous feront pas changer d'opinion.

Certains ridicules féminins de notre époque étaient naturellement une bonne fortune pour nos faiseurs de vaudevilles. Ils ne l'ont pas négligé. Ici, la scène se passe à Saint-Malo, mais le spectacle n'en a pas moins lieu au boulevard Bonne-Nouvelle. De l'originalité, de la gaité, de l'épigramme sans mauvais goût, de l'esprit en vers, de l'esprit en prose, les auteurs ont mis de tout dans leur à propos. Les femmes ont beaucoup ri, ce qui nous a paru une charmante vengeance.

A ce Numéro est jointe la planche 2359.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLAIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'imprégnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins lixivielle, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

L'EAU DE PERSE est la seule avec laquelle on puisse teindre soi-même, avec facilité, les cheveux et la barbe à la minute, en toutes nuances, sans aucun inconvénient, 5 fr. le flacon (Env. aff.). M^{re} DUSSERT, rue du Coq-Saint-Honoré, 13, au premier. *Teint les cheveux chez elle et à domicile.*

M. Cocklaère, rue Gaillon, 12, connu par l'élégance qu'il sait donner à ses guêtres, vient de se recommander à la reconnaissance du public par une invention moins brillante, mais d'une utilité incontestable. Ses bas lacés, d'une coupe entièrement nouvelle et qui lui appartient, enveloppent exactement la jambe, et préviennent les engorgements qui résultent non-seulement d'une prédisposition aux varices, mais d'une marche prolongée. Ils seront bientôt d'un usage général.

AGRAVES CHATELAINES POUR RELEVER LES PLIS DES ROBES. Ces agraves, dont l'utilité s'est fait reconnaître par la création des pages, sont destinées à relever les plis de la robe pendant les promenades. — Elles se suspendent à la ceinture comme un ornement de châteline, et relèvent les plis avec beaucoup de grâce et à telle hauteur que l'on désire. — Leur fermeture n'a point l'inconvénient de s'entr'ouvrir et laisser ainsi s'échapper les plis de la robe, grâce à la composition du métal travaillé de manière à ne laisser aucune empreinte de sa pression sur l'étoffe, qui était exposée à glisser lorsque les ressorts étaient recouverts en velours. — On trouve ces châtelines chez Sorré-Delisle, place de la Bourse, 34; M. Dubouloy, rue de Ménars, 6, et les principaux passementiers et maisons de nouveautés.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les Etoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires, réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.